

« Sometimes there's a man... » The Stranger.

The Big Lebowski est hybride, foisonnant, chahuteur, à la croisée de plusieurs genres cinématographiques, dont le western. A la manière d'un Quentin Tarantino et ses bandes-son playlist, les frères Coen ne font pas appel à un compositeur de musique de film, mais piochent dans des musiques qui caractérisent l'un de leurs personnages ou nous plongent dans le patchwork de scènes qui constituent ce film.

En ouverture les Sons of Pionners entonnent *Tumbling Tumbleweeds*, ballade country de Bob Nolan, un classique des années 30-40 utilisée dans des westerns tels que *Hollywood canteen*, *Silver Spurs* ou *Don't fence me in* (elle est alors interprétée par Roy Rogers, Gene Audry et les Sons of Pionners).

<https://www.youtube.com/watch?v=C1uRC3T1Efs&list=PLhrtk4VSmM0CbKz9bkF26r5nr5SBZjlhs&in>

Cette chanson fait écho au « I'm a poor lonesome cowboy... » de Pat Woods (1972) bien connu des amateurs de Lucky Luke. Elle creuse le sillon du cowboy errant et libre :

« Lonely but free, I'll be found
Drifting along with the tumbling tumbleweeds...
Nowhere to go, but I'll find
Just where the trail will wind.»

(Seul mais libre, vous me trouverez/Errant aux côtés des virevoltants. Je n'ai nulle part où aller, mais je vais trouver/Jusqu'où le chemin me mène)."



Le western est un genre lié à l'Histoire et à la fondation de la civilisation américaine. Amérique dont les frères Coen dessinent une certaine vision à travers leurs films.

Dans le film des frères Coen, on retrouve la thématique du territoire, le cowboy, les embuscades, les duels et autres bagarres, la ville ; la plupart de ces motifs étant adaptés à la société contemporaine.

Les frères Coen mettront véritablement en scène le western de la fin du 19^{ème} avec *True Grit* en 2010 : adaptation d'un roman de Charles Portis, déjà porté à l'écran par Henry Hathaway en 1969. Ils retrouvent Jeff Bridges qui enfile les bottes de John Wayne et devient un chasseur de prime bourru et taiseux engagé par une jeune fille qui veut venger son père assassiné.



En matière de western, John Wayne est un incontournable, et *Rio Bravo* peut être une entrée pour les élèves qui n'auraient pas les codes du western. Dans ce classique de 1959 réalisé par Howard Hawks, John Chance (John Wayne) arrête le frère de l'homme le plus influent de la région. Face à sa bande armée de tueurs, il aura pour alliés son adjoint ivrogne le bien nommé Dude (Dean Martin), Stumpy le vieillard, le jeune cowboy Colorado, une charmante joueuse de poker et un hôtelier mexicain. On remarquera que lors de leur patrouille de nuit, Chance se prend les pieds dans un virevoltant qui passe par là.

Rio Bravo, Howard Hawks, 1959.

Extrait Dude <https://www.youtube.com/watch?v=f3dTQyEEgYA>

Extrait Stumpy à la rescousse <https://www.youtube.com/watch?v=5wYjcoBYRUQ>

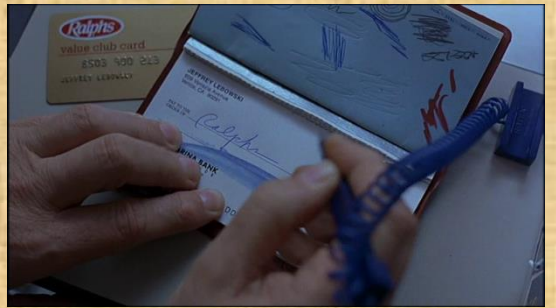
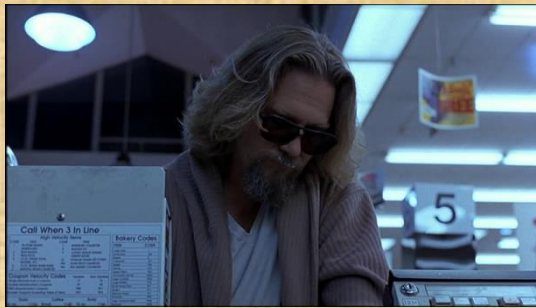


Scène d'ouverture – Virevoltons jusqu'au Dude.





« Au fin fond de l'ouest, il y avait ce type, celui dont je veux vous parler. Il s'appelait Jeff Lebowski. Du moins, c'était le nom que lui avaient donné ses parents. Mais il ne s'en était jamais beaucoup servi. Lebowski se faisait appeler le Dude. Dude, personne se ferait appeler comme ça d'où je viens. Mais ce n'était pas le seul truc bizarre chez lui. C'est comme l'endroit où il vivait... J'ai trouvé l'endroit intéressant peut-être pour ça. On appelle Los Angeles « la ville des Anges ». Je n'étais pas tout-à-fait d'accord. Mais je reconnais qu'il y a des gens sympa. Bien sûr, je ne prétends pas être allé à Londres. Encore moins en France. Je n'ai jamais vu les sous-vêtements de la reine, comme dit l'autre. Mais je vais vous dire, après avoir vu Los Angeles, et ce que je vais vous raconter, je crois que j'ai vu des choses aussi stupéfiantes que n'importe où ailleurs. Et en anglais, en plus. Je peux donc mourir tranquille sans penser m'être fait avoir par le Seigneur. Cette histoire s'est passée au début des années 1990. En plein conflit avec Saddam et les Irakiens. Je dis ça parce que des fois, il y a un homme... Je ne dirais pas un héros, d'abord c'est quoi un héros ? Mais parfois, il y a un homme... Je parle du dude, là... Parfois, il y a un homme... Au bon endroit et au bon moment... Il est à sa place. C'est ça, le Dude à Los Angeles. Même si c'est un feignant... Et le Dude, c'en était un... Sûrement le plus feignant du comté de Los Angeles, et probablement du monde entier. Mais parfois, il y a un homme... Parfois... Il y a un homme... Je ne sais plus où j'en étais... Mais bon... J'ai déjà trop parlé de lui... »





Le travelling inaugural survole un espace désertique dont le caractère typique est redoublé par la chanson des Sons of Pionners, accompagnant les roulades d'un virevoltant, du désert au sommet des collines surplombant Los Angeles avant que ne se révèle l'immensité de cette cité des lumières la nuit. Dans un mouvement fluide et en fondu enchaîné, le virevoltant traverse les rues jusqu'à la plage : l'océan Pacifique est la limite du territoire américain, les confins de la conquête de l'Ouest.

Où mène alors le chemin dont parle la chanson ?

Il nous mène dans un supermarché ouvert la nuit, au rayon produits laitiers ; le mouvement de caméra se poursuit à la rencontre d'un type en claquette, peignoir et lunettes de soleil qui entre dans le champ, car il est précisément « The Dude/Le mec » dont nous parle la voix off.

Cette voix off rocailleuse de Sam Elliott, l'Etranger qui tient lieu de narrateur est celle d'un personnage qui sera à la fois hors et dans l'histoire. Il présente le personnage principal, agrmente l'histoire de ses interventions et participe parfois. Finalement il perd ses mots et ne raconte pas grand-chose.

The Stranger nous ouvre les portes de l'histoire et nous présente le Dude. Il interviendra en 3 temps en ouverture, en conclusion ; et dans la scène centrale au bowling.

On pouvait s'attendre à voir surgir un cowboy iconique du far west mythique, mais c'est une autre sorte de héros ou d'anti héros qui apparaît, qui sous ses airs de flemmard à l'allure douteuse révélera une autre image de la virilité et de la classe au travers d'un sens de la loose flamboyant, empreint de lucidité et d'autodérision.

Bien que rien ne lui soit épargné, comme le plan sur ses toilettes ou la menace de castration par le « furet-marmotte » dans sa baignoire, la confrontation avec son homonyme, montre bien qu'ils n'ont de commun que leur patronyme (et encore, puisque il ne se reconnaît que dans son surnom), et qu'il vaut mieux être un « Duc » en peignoir qu'un millionnaire en toc à l'éthique douteuse, dont le miroir de l'affiche du Time reflète la vacuité.

Le Dude ? Ce mot viendrait de « doodle » comme dans le chant folklorique américain

Yankee doodle dandy <https://www.youtube.com/watch?v=AwHvyqNDUvE>

Chanson connue des enfants que l'on pourrait traduire ainsi :

Yankee Doodle est descendu en ville

A cheval sur son poney

Il a planté une plume à sa casquette

Et l'a appelé macaroni

Yankee Doodle, continue

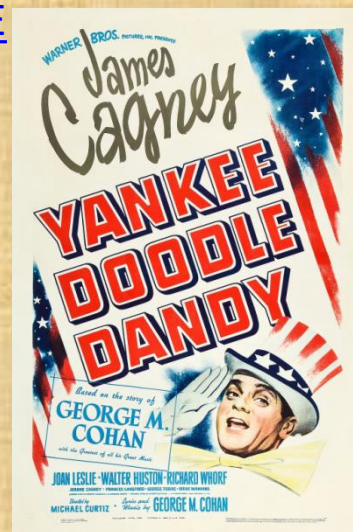
Yankee Doodle dandy

Fais attention à la musique et au pas

Et sache y faire avec les filles.

Ce terme et cette chanson apparaissent dans le film éponyme (traduit *Parade*) de Michael Curtiz en 1946 avec James Cagney.

<https://www.youtube.com/watch?v=N8wxb-wwQnA>



Le mot « doodle » désignait un dandy du 18^{ème} siècle après le retour d'Europe de jeunes britanniques très maniérés et portant des vêtements extravagants (pour l'époque) et que certains colons ont voulu imiter en mettant une plume à leur chapeau.

Début 1883, le terme « doods » désigne les jeunes précieux de New York, sorte de hipster de l'époque ; et le terme dévie vers « dudes ».

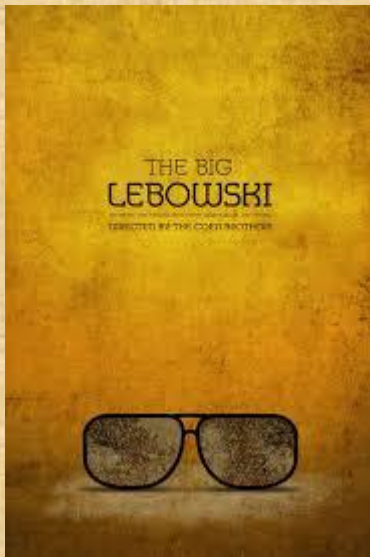
Le mot « dude » est donc au départ un terme moqueur pour désigner les jeunes hommes soucieux de suivre les modes. Plus tard il désignera un homme quelconque, avant d'être l'équivalent de « mec », « type », « gars » mais avec des nuances et un soupçon d'ironie qui le rend difficilement traduisible.

Je m'appuie ici sur les recherches d'Allan Metcalf dans *The Chronicle of Higher education* décrivant le projet de Barry Popik et Gerald Cohen qui ont compulsé les citations du mot « dude » dans les revues du 19^{ème} siècle.

« Duc » est le choix d'une équivalence sonore pour le doublage.

Le Dude est un quarantenaire au chômage dont le quotidien est dédié à la fumette, la boisson et les parties de bowling avec ses amis Walter et Donnie, personnages secondaires de premier plan.

Le Dude est un loser, mais un loser magnifique. Ne nous laissons pas rebuter par son apparente banalité : sous ce gilet et autres tenues informes et fatiguées, ses claquettes et méduses transparentes, son attitude désinvolte et paresseuse, se cache un mec cool au flegme flamboyant, d'une fidélité en amitié à toute épreuve, à la virilité rassurante bien que très bousculée dans le film.



Comment l'imagerie du western, et donc celle du cowboy pourrait-elle coïncider avec cette figure ? Elles paraissent n'avoir rien de commun, cependant, c'est bien un cowboy qui encadre et ponctue les mésaventures du Dude. Le mythe américain a du plomb dans l'aile.

Dans *Le Cinéma des frères Coen*, Frédéric Astruc remarque :

« Aux jours de gloire, se substitue une image de déclin. En reliant le western à la comédie, ils ancrent l'histoire du film dans la tradition du mythe fondateur pour mieux le tourner en dérision ».

Ainsi, le Dude défend l'intrusion de son espace (son tapis souillé) ; il doit retrouver une jeune femme kidnappée ; sa voiture, qui le mène d'une scène à l'autre et d'un univers à l'autre, sorte de double de lui-même, déjà assez négligée, sera victime de nombreuses agressions comme son propriétaire, mais connaîtra un destin plus tragique pour finir brûlée par les nihilistes sur le parking du bowling (dans un duel aussi absurde que réjouissant).

Enfin, en matière de confrontation, la communication est défailante, voire dysfonctionnelle ; et les discussions tournent plus souvent au duel décousu qu'à l'échange.



Scène centrale – Etre ou ne pas être cogné par le bar.



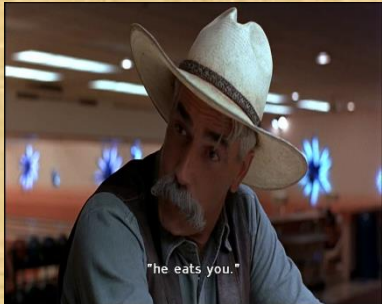
Accoudés au comptoir, les pistes de bowling en arrière-plan, le trio fait un point sur la situation absurde ? rocambolesque ? périlleuse du Dude après les menaces des nihilistes.

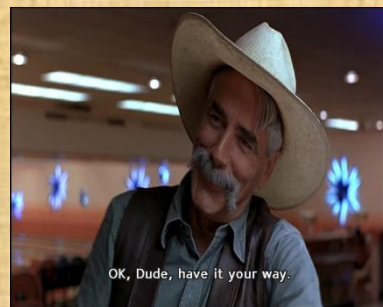
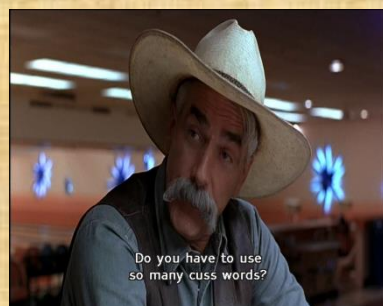
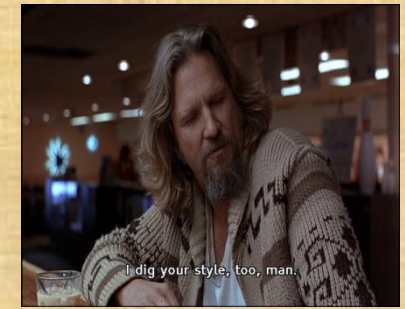
Aucun champ contre champ lors de cette scène collective qui montre la fine équipe. Chaque protagoniste muni de ses attributs (Persol, gilet, white russian / chemisette de bowling et bière en canette / bière bouteille, cigarette et tenue pseudo militaire) s'engage dans cet échange ping pong jubilatoire et extrêmement drôle, où chacun va poursuivre le fil de ses idées.

Walter avec toute la bienveillance dont il est capable tente de rassurer le Dude sur la menace de castration que des « putains de boches » font peser sur lui. Le raisonnement de Walter, réhaussé des questions de Donny est un petit bijou : on passe ainsi des nazis castrateurs aux nihilistes, puis au caractère illégal de la détention d'un rongeur amphibie (furet confondu avec une « putain de marmotte ») pour aboutir logiquement au sujet essentiel pour Walter : le tournoi de bowling pour lequel les énergies négatives sont à proscrire.

Pour une fois, Walter ne vampirise pas l'espace et n'occupe pas le 1^{er} plan. Il est placé au même niveau que les deux autres. Et la place centrale de Donny montre si besoin était, son importance dans le triangle formé par ces 3 individualités dont 2 paraissent de prime abord incompatibles. Les mimiques de Donny et ses quelques répliques sont l'un des ressorts comiques de cet échange, mais surtout pour une fois, personne ne lui dit de la fermer. Au contraire, c'est Walter qui quitte la discussion et le plan, emmenant Donny dans son sillage, pour se réfugier dans son activité favorite : le bowling, face à la faillite de sa tentative pour reconforter le Dude.

Il laisse ainsi le champ libre à l'entrée en scène de l'Etranger dont pour l'instant nous ne connaissions que la voix rocailleuse.







La scène centrale au bowling se déploie donc en deux temps : la discussion animée mais statique entre les amis, et celle en champ contre champ avec l'Etranger.

Comment faire entrer dans le champ ce personnage anachronique ?

Par la musique (reprise des Sons of Pionners en ouverture), un mouvement de caméra qui resserre le cadre sur le Dude pensif en attendant son White Russian, puis un lent mouvement latéral vers la droite. On reste alors au plus près de ce duo improbable. Au-delà de la voix et de la musique, on constate alors que l'Etranger a toute la panoplie du cowboy de la tenue à la salsepareille. Discussion finalement plus apaisante dans le sens où elle crée une diversion, presque une digression, l'Etranger s'enquérant de la forme du Dude et lui énonçant ses conseils de l'Ouest :

« Quelque fois c'est toi qui cogne le bar. Mais d'autres fois...et ben...c'est le bar qui te cogne ».

S'ensuivent des considérations vestimentaires, chacun appréciant le style de l'autre, mais l'Etranger s'interrogeant sur les gros mots qui ponctuent les phrases du Dude pour conclure par un : « Change rien Dude, continue à te la couler douce ».

Et même si depuis le début le Dude est loin de se la couler douce dans toute cette affaire, cette phrase et le proverbe de l'Etranger seront réitérés lors de leur discussion finale. Pour l'instant, l'intrigue principale reprend ses droits et clôt la parenthèse par le biais d'un appel pressant de Maude Lebowski (qui elle, aura besoin de la virilité du Dude).

« Te mine pas Dude, allons jouer au bowling » Walter.









La scène finale au bowling est l'écho de la scène inaugurale et de la scène centrale. Un travelling avant nous lance sur une piste où nous suivons la mécanique bien huilée qui préside à son fonctionnement (boule, quilles, entretien, lancer).

Des choses essentielles ont changé : Donny est mort, Walter vampirise d'autant moins le champ et la discussion qu'il est présent mais hors champ. L'Etranger apparaît de la même manière, accompagné cette fois de la reprise country par Townes Van Zandt du titre *Dead flowers* des Rolling Stones.

Un peu comme le spectateur, le Dude se demandait s'il reverrait le cowboy. L'échange entre le Dude et l'Etranger est bref et cordial ; les péripéties résumées à des hauts et des bas. Le Dude a repris à sa manière le proverbe du bar ; il rejoint avec entrain, et deux bières, son ami Walter pour s'entraîner en vue de la demi-finale du tournoi le lendemain. Il disparaît du cadre en arrière-plan, laissant le champ libre à l'Etranger qui brise alors le 4^{ème} mur : regard caméra, il s'adresse directement au spectateur mais plus par le biais d'une voix off.

« Le Dude tient bon », ce qui est assez réconfortant ; comme la comédie humaine ou le bowling il est des choses immuables.

« Let's go Bowling ! » Walter (après l'échec de son plan génial pour la rançon).

Dans une salle de bowling des pistes s'accolent les unes aux autres, prêtes à accueillir les trajectoires plus ou moins aléatoires de boules. Dans les deux scènes dont nous avons parlé, nous pouvons faire un parallèle entre la boule et le virevoltant au sein des deux travellings : le mouvement, la dynamique, la trajectoire, l'espace.

Figée dans une esthétique fifties, la salle dans *The Big Lebowski* est le lieu refuge pour le Dude, Walter et Donny. Malgré les tensions que génèrent la pratique de ce sport en compétition, c'est censé être un endroit où chacun a sa chance et les mêmes droits que son adversaire (chacun sa magnifique paire de chaussure). Sur ce point nous pouvons là encore nous en remettre à Walter :

« Ici, c'est pas le Vietnam, c'est le bowling. Il y a des règles ».

Argumentaire d'autant plus percutant qu'il est énoncé par un type baraqué, énervé et muni d'un flingue.

Le bowling appartient à la mythologie et à l'identité américaine (comme le western). La salle de bowling pourrait-elle être une métaphore de la construction de l'intrigue ou en tous cas des trajectoires des personnages et de leur rôle ?

En effet, derrière un objectif a priori simple : percuter des quilles pour les renverser, tout ceux qui ont joué au bowling vous diront que parfois ne serait-ce qu'en renverser une s'avère compliqué. La piste de bowling est un espace régit par des dynamiques combinatoires dont la plus radicale aboutit au strike. Et celui qui fait mouche c'est Donny, seul membre de la petite bande que nous verrons véritablement jouer et réussir dès le générique. Walter nous montrera la préparation de son lancer après le fiasco de la rançon. Quant au Dude, bien qu'il soit toujours présent en bout de piste préparant par exemple ses chaussures ou observant leurs adversaires, il ne touchera une boule et ne jouera que pendant les scènes oniriques. Bien que nous ignorions comment le trio s'est formé, il semble que le bowling soit l'un des ingrédients essentiels de leur amitié.

« Let's go Bowling ! » Walter (après l'échec de son plan génial pour la rançon).





Jésus Quintana versus le Dude/Walter/Donny versus *Kingpin*.



La mécanique d'un bowling, la tenue, la boule, le lancer font que ce sport est codifié et chorégraphié. A cet égard, la séquence avec Jésus Quintana le pervers est un clip qui casse le rythme de la mise en scène : il lèche sa boule de bowling avant de réaliser un strike qu'il célèbre par un pas sautillant un peu étrange sur une reprise d'*Hôtel California* version Gipsy King. Le défi, ou plutôt le duel, est lancé.

En regard de cette scène hallucinante et géniale, effectuons quelques lancers avec les Frères Farrelly.

Kingpin en 1996 est leur 2^{ème} film. Aussi intitulé *Strike*, ou *Le Roi de la Quille*, il voit finalement s'affronter Woody Harrelson et Bill Murray lors d'un tournoi de bowling haut en couleurs.

En 1979, Roy Munson est l'un des meilleurs joueurs de Bowling du monde. Suite à sa rencontre avec Ernie McCracken (Bill Murray), il perd sa main et se reconvertit malgré lui en représentant pour accessoires de bowling. Il rencontre alors Ismael (joué par Randy Quaid), jeune amish au talent inespéré pour ce sport. Il va le convaincre de le laisser l'entraîner afin de devenir un grand champion et partent ainsi sur les routes, l'un pour gagner des tournois et retrouver une gloire perdue, l'autre pour récolter de l'argent afin de sauver sa ferme.

Le scénario déroule les étapes d'un film de sport jusqu'à la compétition finale, mais ce qui interpelle, c'est la manière dont un film à l'humour salace et aux gags à la fois obscènes et burlesques, se révèle réussi, drôle, grâce à son absurdité et des numéros d'acteurs épatants, rivalisant de mimiques, tenues, coiffures, accessoires et boules à paillettes délirants.

Pour en avoir une idée, il suffit de visionner l'ouverture avec un Woody Harrelson en mode *Disco Inferno* et boule qui fait du sur place avant de redémarrer ; ou toutes les scènes avec un Bill Murray dont les dérives capillaires, les tenues et la boule de bowling translucide à fleur incrustée répondent assez bien à John Turturro.

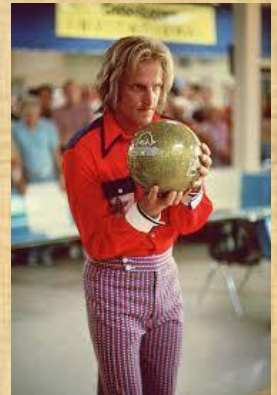
Kingpin, les frères Farrelly, 1996.

<https://www.youtube.com/watch?v=fuxutwV0JEA>

https://www.youtube.com/watch?v=i8kY08LzgxY&list=PLxLENG3ZuZMJgYskBIOhjKs_S41SlIF3c

https://www.youtube.com/watch?v=QKqJOEwI4fs&list=PLxLENG3ZuZMJgYskBIOhjKs_S41SlIF3c&index=4

https://www.youtube.com/watch?v=oY_gwbxreOE



Si le bowling peut être un refuge, un espace clos protégé (la violence dégénère sur le parking pour le Dude), la compétition, le côté fermé et la mécanique peuvent s'avérer très dangereux.

Ainsi Woody Harrelson perd sa main dans le remonte boule ; et comme l'annonce le titre du film de Paul Thomas Anderson en 2007, *There will be blood* ça va saigner... Dans la scène finale l'un des protagonistes, pris au piège sur la piste privée du manoir est tué à grands coups de quilles.

Dans l'esprit buddy movie (film de potes) et lancers de boules pour drague lourdingue, on peut visionner la scène au bowling de Patrick Dewaere et Gérard Depardieu dans *Les Valseuses* de Bertrand Blier, 1974.

Mais pour finir sur une note plus drôle, accompagnons Hal, le père de *Malcom*. Dans l'épisode 20 de la saison 2, le très expressif Bryan Cranston, réalise la partie parfaite en enchaînant les strike. Complètement toqué et pris par l'adrénaline, il réitère toutes ses actions comme une formule magique pour ne pas perdre ; le comique naît de l'absurde et de la répétition

Paul Thomas Anderson en 2007, *There will be blood*.

<https://www.youtube.com/watch?v=dRhRFOu-hRA>

Les Valseuses de Bertrand Blier, 1974.

<https://www.dailymotion.com/video/x2xuo86>

Malcom, épisode 20, saison 2.

<https://www.youtube.com/watch?v=J20zBmtHBWY>

